

## 24 : Bruges, une nouvelle fois

*Le courrier de Cassandre n°24 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert le 27.06.05 par Pierre Gentelle.*

Dans les terres du Nord européen préservées de la guerre, au 15<sup>e</sup> siècle, des villes laborieuses se trouvent à l'abri des famines. L'aisance, née du commerce, submerge Bruges. L'aisance : le mot à lui seul décrit un idéal. Il décrit aussi une réalité sociologique. En outre, peut-être, une perversion. Cassandre définirait volontiers l'aisance de manière partielle : ce qui est moyen, confortable, engourdissant. Le groupe social qui correspond le mieux à l'aisance dans la société française aujourd'hui ? Les couples de retraités du service public, avec des degrés qui reproduisent l'échelle des salaires et celle des fonctions tenues au cours de la vie active.

Mais revenons à Bruges au 15<sup>e</sup> siècle. Le changement dans la ville est-il soudain ? Un géographe pourrait y déceler un « événement spatial » résultant de la transformation qualitative d'un lent mûrissement quantitatif. Quoi qu'il en soit, le port devient l'une des plus grandes villes de l'Occident. L'aisance définit l'époque. L'aisance d'une ville, qu'est-ce ? C'est la retombée sur les contemporains proches, à condition qu'ils se mettent au service de ceux qui font mouvoir la société, de gouttelettes de la richesse acquise par quelques-uns qui prennent des risques et construisent des réseaux. La France, aujourd'hui, est globalement un lieu du monde à l'aise, bien que quelques rares endroits encore puissent faire penser à un lieu d'aisance.

On paraît y redécouvrir que la dynamique d'une population naît plus de l'inégalité que de la diversité. Diversité ? Moyen politiquement correct de faire diversion. Telle est l'impression que donne Bruges, quand on la revoit plusieurs fois à trois ans d'intervalle. Un film qu'on y projette, *Bruges 1434*, reprend des scènes de peintres de l'époque. Aubaine pour un géographe de passage, dans l'espace et dans le temps. Il témoigne involontairement des conséquences de l'aisance. Auberges et rues sont encombrées d'étrangers venus pour affaires depuis Venise, Florence ou Gênes, les trois cités qui se partagent la Méditerranée. Ces deux pôles survoltés que sont la Flandre et l'Italie du Nord s'attirent et se complètent. Chacun sait cela, ou croit le savoir, car dès qu'on passe aux détails, c'est la rengaine chantée par Jeanne Moreau qui ressurgit : j'ai la mémoire qui flanche, j'me souviens plus très bien...

On sait aussi que, depuis plus d'un siècle, les marchands de la Hanse fréquentent Bruges assidûment. Ils viennent de Cologne, de Brême, de Hambourg ou de Lübeck, mais aussi de Gotland, de Livonie et de Suède, bref, depuis 1391, de soixante-douze villes d'Europe ! Et pas besoin de Constitution, pour ceux-là ! Tiens, un beau sujet de géographie pour historiens et prévisionnistes : « Les avatars du capitalisme. De la Hanse des marchands, par la Hanse des villes, à la Hanse des États, allons-nous vers une Hanse des multinationales dénationalisées à la fin du XXI<sup>e</sup> siècle ? ».

Revenons encore à Bruges en 1434. Il est dans l'ordre des choses que les peintres locaux du temps expriment la marque géographique de ce bout d'Europe alors que, aux portes de la cité, les autres bouts d'Europe se déchirent. Quelle sera la durée de ce moment de paix ? Les Brugeois du temps ne le savent pas, mais nous pouvons le leur dire : quatre générations. C'est peu, c'est beaucoup. Quelle sera l'extension spatiale de cette paix, quand sera-t-elle brisée par des fractures nouvelles ? La réponse est dans les livres. Cassandre reviendra peut-être un jour sur un autre changement majeur dans la vie de l'Europe, la guerre de Trente Ans, qui mit définitivement fin à la vieille Hanse. Après, on passera à d'autres formes parfois contradictoires, libre échange, Zollverein, OMC...il y a du travail pour les géohistoriens.

Ailleurs qu'à Bruges, à cette même date, 1434, les cendres de Jeanne d'Arc ont cessé de fumer depuis trois ans. Anglais et Français « s'empaillent », comme de nos jours. Loin à l'Est, l'Empire chinois a renoncé brutalement, depuis un an, aux expéditions maritimes lointaines de son amiral eunuque musulman Zheng He, qui auraient pu lui faire découvrir le monde. Qu'en aurait-elle fait, c'est vraiment une histoire improbable, car il ne semble pas qu'elle pouvait, en ce temps-là, dépasser une conception des rapports avec les autres fondée sur un système hyper-inégalitaire et plus symbolique que réel, le tribut. Il faudra les Portugais, membres d'une autre Europe, pas encore complètement libérée de la présence musulmane, pour transporter jusqu'à Canton, quelques années plus tard, les prémises d'un nouveau système mondial fondamentalement inégalitaire, le colonialisme chrétien, qui dure encore pour partie.

Mais, - et voilà bien qui nous ramène au système de Bruges ! -, n'oublions pas qu'à l'origine des voyages de Dias (Bartolomé) et Gama (Vasco de) se trouvent - tiens, quelle surprise...- les frères Vivaldi qui rêvaient, dès 1291 (!), d' « atteindre l'Inde par l'Océan » en contournant l'Afrique. Et ces deux Vivaldi-là, Ugolino et Vadino - rien à voir avec Antonio - étaient des Génois vivant dans l'aisance grâce à leur relation avec Bruges et la Flandre (tout comme un tisserand cossu, père du génial Cristoforo né en 1451, dont les Espagnols feront Cristobal Colon). L'Europe...

En 1434 et dans les années suivantes, trois peintres, à Bruges, posent un regard nouveau sur le monde : Robert Campin, Rogier Van der Weyden, Jan van Eyck.. Mis à part le fait que leur art est impulsé par la *commande* - la *commandite* fournit l'argent - leur apport à la géohistoire, par la trace que nous laisse leurs images, devient de ce fait considérable. Avant le 15<sup>e</sup> siècle, les portraits étaient rares. Ils étaient réservés aux papes ou aux rois. Soudain, à Bruges, d'autres figures surgissent des tableaux : marchands, artisans, épouses de peintres, personnages probablement « importants », en fait du tout-venant enrichi. Ces figures acquièrent soudain droit de survie. Et surtout, des peintres reconnus se mettent à valoriser « l'homme », non plus seulement l'ecclésiastique ou le prince. Cette indépendance d'esprit toute neuve est-elle pleinement consciente ? Le mouvement auquel on les rattache sera nommé humanisme. Traduction proposée par Cassandre pour ce cas précis : humanisme = enregistrement graphique de l'aisance du temps, produit d'un nouvel ordre bourgeois rémunérateur.

Le « tournant » est pris. Désormais, malgré la pression de l'Église et des mœurs du temps, les peintres vont agrandir, avec des avancées et des reculs, l'espace de liberté et de rationalité conquis sur la croyance. Conquis sur la subjectivité ? C'est une autre affaire ! On croira désormais que la réalité peut devenir rationnelle, en oubliant quelque temps qu'à vouloir la représenter, on peut parfois ne trouver qu'illusion. De plus en plus d'œuvres vont « dire » les hommes, leurs peurs, leurs désirs, leurs rêves. Le portrait ressemblant n'est plus à la recherche de l'essence divine. *L'individu* émerge, s'installe. Le portrait évolue, puis le paysage, les sociétés aussi, jusqu'au bout d'un monde exploré, puis conquis. Pour le meilleur ?

**Pierre Gentelle**